

ART « BRUT »... ART « PREMIER » ?

Alain VASSEUR

Vice-Président et directeur artistique de l'Association Itinéraires Singuliers

Quand on parle d'art brut... je ne peux m'empêcher de relier le mot brut à l'expression vitale de « quelque chose ». Etymologiquement « expression » vient du latin « expressio », de « expremere », de ex « hors de » et premere « presser ». En vieux français existe un synonyme « épreindre » qui est utilisé dans le sens d'extraire par pression le jus contenu à l'intérieur d'un fruit.

En médecine, le terme garde son acception concrète : il désigne l'évacuation, l'élimination par une action de compression. Par exemple, l'expression abdominale est la pression exercée avec la main sur la paroi abdominale pour hâter l'expulsion du fœtus et du placenta.

Le mot « expression » dans le langage courant renvoie au fait d'exprimer un contenu psychologique par l'art (le Petit Robert). Il renvoie aussi au fait d'exprimer les émotions, les sentiments à l'extérieur de soi. C'est alors l'ensemble des signes apparents par lesquels se manifeste un état affectif ou un caractère. L'expression renvoie alors à notre aptitude à manifester vivement ce qui est ressenti.

Donc exprimer... s'exprimer... c'est restituer la vision intérieure, immatérielle d'un instant de la vie, non pas tel qu'il est, ou a été, réellement, mais tel que le sujet s'exprimant l'a saisi personnellement... l'expression a donc fortement à voir avec l'acte de création et donc l'art.

D'un point de vue subjectif et phénoménologique, on peut discerner, dans l'action de création, trois phases successives : l'incubation, l'inspiration et la fabrication.

L'incubation est la période au cours de laquelle le futur auteur amasse les « matériaux mentaux » qui serviront à la fabrication de l'œuvre. On pourrait dire que cette phase commence avec la vie même du créateur, à travers sa réceptivité aux événements, dont les images s'accumulent dans sa mémoire, et s'y organisent de façon toute personnelle, les événements les plus récents et déjà plus ou moins transformés. C'est dans ce réservoir naturel, que, un peu comme un bricoleur rassemble les matériaux qui pourraient lui servir à fabriquer un objet et le moment de la fabrication étant venu, il choisira enfin parmi eux ceux qui lui sont nécessaires.

L'inspiration, c'est le moment du déclic, lorsque parmi la multitude de ces matériaux entassés, s'effectue le rapprochement original de quelques uns d'entre eux qui constitueront le schéma général de l'œuvre. « L'idée » jaillit souvent inopinément, et s'impose de façon fulgurante.

Tout au long de la troisième phase, celle de la fabrication, il lui faudra, de fait, « porter » son œuvre, concentrer son attention sur cette représentation mentale qui soutient l'exécution, l'enrichir de détails supplémentaires, et, en même temps, diriger aussi son effort sur la réalisation elle-même.

Le résultat final se révélera plus ou moins satisfaisant pour l'auteur, lui apportant joie ou déception. Mais le résultat sera en tout état de cause objet de médiation.

Etymologiquement, médiation veut dire « s'interposer », « diviser ».

Philosophiquement, la médiation désigne la fonction de ce qui est médiat, c'est à dire intermédiaire... ce qui est entre deux... ce qui s'oppose à l'immédiateté.

Dans ces deux définitions on retient le mot « diviser » auquel on peut associer le mot « séparer »... et « différer » en opposition à l'immédiateté.

Ces deux verbes diviser et différer nous ramènent l'un à l'espace... l'autre au temps...

Diviser c'est instituer des frontières séparatrices (voire réparatrices), c'est placer une délimitation, c'est creuser un écart. Cela renvoie à l'espace, à un espace qui joue le rôle de contenant.

Différer nous ramène à l'attente, à ce qui sépare quelque chose à venir. Cela nous place donc au niveau du devenir.

Différer c'est aussi ce qui nous met en projet. Cela nous renvoie au temps, à la différenciation d'un passé... d'un présent... d'un futur...

Dans cet entre-deux... dans ce bloc « d'espace temps » on va donc pouvoir créer du je et du jeu...

Cet entre-deux devient donc un espace transitionnel vecteur de jeu, de créativité et de construction ou reconstruction identitaire.

C'est donc dans cet espace que l'on va pouvoir réparer, créer, exprimer les choses (en toute sécurité) mais aussi faire émerger les phénomènes de régression, les espaces phobiques, les conduites addictives, les constructions parfois délirantes... Bref tous ces aspects symptomatiques qui peuvent enfin s'exprimer, se créer, se rejouer dans un espace contenant.

Je vous parle de construction ou de reconstruction identitaire parce qu'au départ le sentiment d'être s'édifie sur la base du « un », il faut être « un » pour devenir ensuite « un-avec ».

Pour WINICOTT l'enfant et l'objet forment ce « un »... en d'autre terme il n'y a ni sujet ni objet.

Il faudra que petit à petit la mère offre à l'enfant la possibilité de se différencier et donc de le placer dans une position subjective (c'est à dire personnelle... qui lui appartient ... à lui seul) pur lui permettre d'avoir un regard distancié sur le monde et de s'adapter au réel... pour lui permettre de se forger un imaginaire... et de construire du MOI.

Mais pour que l'enfant se différencie, se sépare et quitte la fusion originelle qui existe avec la maman... il faut que cette dernière soit suffisamment bonne et suffisamment mauvaise pour répondre au besoin de l'enfant, sans s'inscrire dans l'immédiateté de la réponse.

En effet, c'est dans la frustration et le manque que l'enfant va s'inscrire dans le monde comme un créateur en s'inventant, en construisant un « doudou » qui va lui permettre de pallier au manque et de se vivre peu à peu comme différent et unique.

Alors j'en reviens à notre propos sur l'art brut...

L'hypothèse que je formule est la suivante : est-ce que le bébé qui se construit... qui se crée « un – avec » ne passe pas lui aussi par ces 3 phases décrites tout à l'heure pour organiser et exprimer son manque = incubation, inspiration et fabrication du doudou pour (re)trouver, sans chercher, l'odeur de sa maman et donc une présence fantasmée. Ici, le doudou devient objet de médiation (objet transitionnel) qui lui permet de « diviser »... c'est-à-dire de se séparer de la maman et de différer ses besoins.

Le premier acte de création existe donc parce que la maman a fait un bon travail de séparation et permis à l'enfant de passer du jeu de l'illusion « je suis l'autre... l'autre est moi » au travail de désillusion fondateur de l'identité du sujet.

De cette similitude entre les processus de la toute petite enfance et ceux qui se déroulent dans l'expérience esthétique des auteurs bruts... on pourrait donc émettre l'idée que l'acte de création devient un besoin vital... parce qu'il est en quelque sorte relié à l'aire intermédiaire de jeu du petit enfant, non pas en termes de continuité mais en tant que réparation d'un travail de désillusion mal fait ne permettant pas l'accès à la maturité du Moi.

WINICOTT souligne parallèlement la persistance d'une aire intermédiaire à travers l'expérience esthétique qui serait pour l'être humain, un besoin... un besoin qui trouve son origine dans le travail jamais achevé de désillusion... travail constructeur du Moi...

Donc en s'exprimant, en créant on continue à construire du Moi ou on s'efforce en quelque sorte de le réparer. En créant on passe, un peu, au monde extérieur par l'intermédiaire d'objets transitionnels.

Alors la question que l'on est en droit de se poser est la suivante :

Est-ce que l'artiste qualifié de « brut » ne se fabrique pas en quelque sorte son espace intermédiaire, son espace de replis, son espace intime (rappelons la règle des 3 S associée aux artistes bruts : Secret- Silence-Solitude), son bloc d'espace temps qui ressemblerait en quelque sorte à l'espace intermédiaire décrit par WINICOTT et à l'espace thérapeutique qui rassemble en son sein l'unité de temps, de lieu et d'action.

Est-ce que l'artiste brut ne se construit pas en quelque sorte son propre espace de jeu... Cet espace qui « sépare » et « diffère » que se construit l'enfant et que construit le thérapeute.

Peut-on donc parler d'auto-thérapie et par une extension, un peu rapide j'en conviens... d'art-thérapie ?

On sait que de nos jours, plusieurs modes de thérapies ont adopté l'expression créatrice comme support thérapeutique. Grâce à l'utilisation de ces médias, certaines personnes pourront passer d'un registre symptomatique à un registre symbolique et ils se sentiront souvent revalorisés par le changement de leur statut de « malades » contre celui de créateur.

Porteur de plusieurs sens, le concept d'art-thérapie peut prêter à confusion. Mais une fois ces deux disciplines délimitées, leur conjonction offre un espace de rencontres et de dialogue entre soi et l'autre.

Or l'art, comme la maladie, est d'abord une parole offerte, livrée à l'autre : l'échange, la rencontre qu'il permet étant le moment de mise en sens (et bien sûr, ce mot « sens » est à entendre dans toutes ses définitions = signification – logique – sensualité).

En quête de sens, l'artiste comme le sujet souffrant, est soumis à une double confrontation : à la matière et à l'autre.

Alors art et thérapie ne sont pas à opposer car la conjonction des deux contient tout l'espace de la rencontre, du dialogue, de l'altérité (de cette qualité de ce qui est autre), tout l'espace du conflit, de l'affrontement et de la négociation, qui ouvre à la vie et parfois au génie visionnaire plutôt qu'à la compulsion de répétitions chronicisées dans un savoir faire.

Alors nous le voyons il n'y a pas d'art et donc par d'art-thérapie sans présence exprimée et présentée.

L'art n'est pas seulement inspiration mais variation « autour » et « avec » un matériau (comme la thérapie) l'art est un « existant » dans la réalité, un en soi à exprimer pour soi, révélé par l'autre.

Il y a donc bien une similitude entre l'art et la thérapie, car la thérapie ne se réduit pas à la prise de conscience par l'autre de ce qu'on a élaboré au préalable.

En effet ce n'est pas d'avoir la clef, mais d'être ensemble la clef qui va permettre la transformation.

J'aime bien l'idée de la production d'un sens dans l'interaction, d'un rapprochement dans les distances.

Ainsi se bâtit une histoire unique, personnelle, à travers des productions de réalités, qui se croisent, métaphores d'une multiplicité de rencontres qui font signe et qui font sens.

Alors nous le voyons, dans toute histoire humaine, il y a un peu d'art, des empreintes, des supports d'empreintes constituant un bric-à-brac d'émotions partagées, d'histoires multiples qui nous ont traversé et dans lesquelles chacun fera son rangement personnel.

Dans toute histoire humaine, la création est pour l'homme le moyen de survivre à la perte et au deuil, un espace de liberté, voire de survie. Mais pour grandir l'homme doit être confronté à la présence d'un tiers qui introduit un écart entre son œuvre et lui.

Bien évidemment on n'en finit pas de grandir... et l'autre continue de nous révéler ce que nous sommes tout au long de notre vie.

Alors art-thérapie terme commode pour introduire du lien ? Terme à la mode ? Terme en mutation ? L'art est-il devenu un médicament comme les autres ou reste-t-il un dialogue entre deux imaginaires ?

Et puis n'a-t-on pas besoin quelque part d'une « douche d'art » quotidienne ? Hygiène nécessaire à une meilleure qualité de vie.

Tout ce qui aide à vivre n'est bien sûr pas nécessairement une « thérapie ».

Aussi convient-il sans doute de délimiter quelque peu le champ de l'art et celui des méthodes thérapeutiques. Tâche infinie bien sûr, chaque définition suscitant controverses et critiques.

Alors l'art brut entre folie et création c'est peut-être proposer un détour sous la forme d'une question et de sa part d'énigme : en quoi l'art en lien avec la maladie ou le soin peut nous interroger sur l'origine même de la création, sur les processus créatifs et peut-être même les processus thérapeutiques.

En quoi l'œuvre dans la thérapie devient l'objet d'une rencontre, d'un partage émotionnel et fréquemment d'un prolongement verbal qui forment la trame d'une histoire personnelle.

Il est clair que la qualité de la communication verbal et non verbale, instaurée dans le cadre d'une relation thérapeutique est génératrice de prises de conscience qui vont dynamiser le « processus d'individuation » à l'œuvre chez le patient.

Il est clair que l'échange du patient avec le thérapeute pourra se faire par un intermédiaire autre que la « maladie ». Alors doit-on parler d'une thérapie à part entière ou d'une thérapie de soutien prenant l'œuvre comme intermédiaire.

Souvent l'approche analytique accorde trop d'importance aux processus cognitifs et intellectuels donnant ainsi l'illusion de pouvoir contrôler les émotions par l'intellect. L'explication magistrale est toujours rassurante et le praticien aura alors tendance à négliger des qualités apparemment mineures et certainement plus difficiles à acquérir : à savoir l'intuition, la créativité, le sens du jeu, la spontanéité...

Mais nous savons aussi que certains thérapeutes utilisant l'art se sont formés surtout par voie artistique et refusent une intellectualisation analytique de leur travail.

Et s'il existait un juste milieu. Ne peut-on pas réajuster les rapports de valeur existant entre le discours scientifique et le discours artistique.

Alors qu'attend-on aujourd'hui du thérapeute par l'art ?

Doit-il parvenir lui aussi à désapprendre la manière « civilisée » de peindre, danser, faire du théâtre... acquise à l'école ou ailleurs et redécouvrir le langage spontané de la petite enfance.

Que doit-il lui aussi abandonner pour, selon le cas, remplacer, accompagner ou préparer une thérapie verbale. Quel cheminement personnel doit-il effectuer pour contribuer à l'épanouissement de la personnalité, du ressenti, du vécu de l'autre, pour réaliser une harmonisation entre la perception et l'action, permettant ainsi de libérer le mouvement intérieur de l'autre.

Je le répète, ce qui est à l'œuvre dans la création artistique, ce n'est pas seulement la production-crédation d'un objet mais aussi la création du sujet lui-même.

Il est donc clair qu'il s'établit quelque part un rapport immédiat entre le corps du créateur et son œuvre.

Cette référence au corps qui se constitue à partir de souvenirs des corps qui se trouvent toujours impliqués dans les processus de création... Comment la prend-on en compte justement... Comment pouvons-nous l'appréhender... et comment nous l'appréhendons dans les autres cultures du monde.

La forme, dit un proverbe, c'est le fond qui remonte à la surface.

Pour aborder ces questions « de fond », la meilleure chose qui puisse nous arriver sur terre c'est d'être ensemble avec soi-même et avec les autres comme aujourd'hui.

L'art bien évidemment peut vous y aider... C'est en cela qu'il est thérapeutique.